

La balade au chemin de fer

Sylveline Bourion

Numéro 11, hiver 2006–2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2440ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourion, S. (2006). La balade au chemin de fer. *Contre-jour*, (11), 53–65.

La balade au chemin de fer

Sylveline Bourion

D'où partir ? Quand recommencer les pas qui nous ont emmenés, où reprendre ces pas interrompus et dont les marques effacées, depuis longtemps ne guident plus le visiteur ? À quel moment quitter le lieu où je serais, où que je sois ; me dépêchant, aller rejoindre, un peu essoufflé, en retard peut-être, ceux que je chercherais ? Courant presque, à rebours de l'heure avancée, puis peu à peu retrouvant le rythme de la marche à mesure que j'approcherais, je verrais au loin leurs silhouettes se découper dans la nuit déjà commencée, que je ne distinguerais pas tout d'abord les unes des autres.

Où aller ? Laquelle de ces rues parallèles à nouveau remonter, qui toutes mènent au chemin de fer et dont les maisons calmes, éclairées ou éteintes, n'ont pas changé sans doute ? Pourquoi refaire, après ce temps, le trajet ; pourquoi, voyant alors la longueur étendue des rails au-devant de moi, chercher dans l'entame de la nuit ceux de nous trois que je guetterais ?

Puis, plus tard, lorsque j'arriverais à leur hauteur, il se retournerait, comme il se retournait alors ; pas même surpris de me voir, comme il n'était pas étonné par ce qu'il voyait ; de me voir, à nouveau parmi nous ce soir, à l'heure où la nuit d'été vient mêler dans la fraîcheur les buissons croissant aux grillages, de me voir refaire, à leurs côtés, la balade au chemin de fer.

Qu'ai-je gardé de ce temps-là, dont quelques jours à peine ont rassemblé les meilleurs moments ? Qu'ai-je donc à dire qui nécessite tant de paroles ; combien de mots pour dire ceux-ci que nous n'avons pas prononcés, pour ces heures qui n'ont pas duré, pour ces trains jamais revus ? Pourquoi raconter ; quoi raconter, quelques pas, une simple promenade comme tant d'autres en font ? Pourquoi vouloir tout dire, tout écrire, comme si de ne permettre à rien le risque de l'oubli était au fond plus important, comme si nous ne pouvions croire seulement que les neiges là-bas que l'on aperçoit tout juste tant elles sont loin ne finiront jamais par disparaître un jour aussi ? Mais elles traversent nos vies sans signe de fatigue ; alors, nous les regardons, et leur apathie bienheureuse fait frissonner en nous le tenace espoir de ne plus quitter, chaque fois plus loin, le lieu d'où nous sommes. Les neiges mortes de là-haut nous parlent de vivre toujours, pas plus habiles pourtant que nous ne sommes à tendre quelque part le fil du temps, comme elles savent tendre d'un col à l'autre leur tablier robuste ; et les mots que j'appelle pour retenir un jour, une heure, peut-être sont aussi fuyants que ces fausses immortelles, grises déjà d'avoir trop duré.

Les soirs où il ne pleuvait pas, nous allions parfois marcher au bord de la voie ferrée, sur un chemin pratiqué le long du grillage. Les rails traversaient les quartiers habités, séparant la ville d'en haut et la ville d'en bas. L'obscurité, tardive par ces jours les plus longs, était tombée depuis peu et avait éveillé les grillons, dans les bosquets et les broussailles qui poussaient autour de la clôture. Et tandis que nous avions quitté les grands boulevards de quelques pas seulement, la campagne ici nous attendait, dans la large trouée de fraîcheur du chemin de fer que la nuit à présent tout à fait venue avait ménagée.

Alors, nous allions, portés par l'égalité silencieuse des champs d'autrefois que recouvrait la ville, nous allions, conversant calmement, parlant des livres que nous avions lus durant le jour, des gens que nous avions croisés, riant parfois d'une plaisanterie soudain remémorée, ou d'une histoire cocasse rapportée par l'un ou l'autre ; nous allions, lentement, entourés de la fraîcheur du soir que brassaient parfois de larges corbeaux engourdis dans le ciel plus noir que leurs plumes peintes, nous allions bien loin à présent des lumières de la ville ; de la ville d'en haut où nous retournerions tantôt dormir, de la ville d'en bas où j'avais préféré ne pas aller de tout le jour pour rester en sa compagnie.

Pourquoi ressortir à présent, pourquoi me hâterais-je de les rejoindre, alors que je pourrais rester ici, pieds nus déjà dans la pièce éteinte, regardant tomber la nuit ? Me rhabiller, me chausser à nouveau, affronter la fatigue du froid et de l'humidité rien qu'à l'idée de quitter la pièce chaude ; fermer la porte, descendre les premières marches de la cage d'escalier, serrant la rampe en métal. Pourquoi poursuivre ces trois-là, trois promeneurs marchant calmement le long de la voie ferrée pour le seul plaisir de la douceur du soir et des conversations sereines ? Entendre aussitôt mes pas résonner dans l'escalier, mêmes pas que les jours précédents ; entendre dans la rue ces bruits qui ne sont plus ceux de l'ancienne saison, mais des voitures allant vite sur les chaussées mouillées, des passants pressés entrant dans des cafés, des gens qui ne se perdent plus, ne donnent plus au hasard de leurs pas de trouver la fraîcheur des kiosques ou des bosquets.

Pourquoi ne pas laisser là-bas le chemin de fer les emmener où nous n'avons jamais été, au delà des cheminées d'usine éclairées d'une lanterne rouge qui servait de repère aux avions égarés et à nos promenades ; pourquoi ne pas me dire, Rentrons, sans doute sont-ils déjà partis trop loin ?

Mais je connais exactement le point où, chaque soir, ils feront demi-tour ; le même où, le premier jour, ils se sont arrêtés, par hasard, parce que l'un d'eux était fatigué et voulait rentrer, fixant sans le savoir la limite des jours d'après ; comme la réponse que nous faisons, distraits, absents, choisissant un métier, un destin, avec cette désinvolture qui nous manque lorsque nous hésitons entre deux cravates, fixe pourtant à notre insu la vie que nous aurons. Chaque soir, ils s'arrêtent et rebroussent chemin, toujours ici, sans avoir recherché pour autant un quelconque point de vue sur la ville, où les toitures immobiles et égales sont les mêmes partout ; et les broussailles touffues ne laissent ici passer, dans la densité plus épaisse de la nuit, que les plus vives lumières des grands boulevards, ou les plus rapprochées.

Sur la jetée, cette autre année, nous allions marcher aussi, par les journées tardives d'où avaient été chassés les derniers estivants. Soir après soir derrière la dune, les cabines avaient été démontées ; la nuit tombait plus tôt chaque jour, arrivant bientôt tandis que nous étions encore à table. Et dans la lumière des restaurants qui éclairaient dehors jusqu'aux passants allant parfois sur les trottoirs, nous ne l'avions pas devinée. Alors, nous sortions ; et les nappes trop blanches aux trop brillants couverts d'argent, les lampes trop vives allumées près des murs, les lustres aux trop nombreuses girandoles réfléchissant d'éblouissants miroirs sans tain sur les grandes vitrines, nous laissaient aveugles jusqu'à la jetée.

Là, le silence, l'obscurité étale de l'eau plus profonde éclairaient à nouveau peu à peu le ciel et la fatigue presque close de ses paupières. Nous restions un moment au bout de la jetée, laissant en arrière les rues chargées de pensions et d'hôtels vidés, aux rideaux tirés, aux draps enfermés dans des lits sans plis, aux chambres emmaillotées comme des poupées sèches pour passer l'hiver. Ici, des arbres invisibles avaient abîmé en mer leurs feuilles perdues, et les saisons avancées charriaient parmi les eaux brunes de grands jardins dévêtus.

Alors, nous repartions côte à côte ; et ce soir-là, tombant encore sans qu'il soit parmi nous, rendait plus grave et plus probable le soir de son retour.

La voie ferrée, encore. Ses mêmes yeux penchaient vers l'année précédente leurs paupières inclinées ; regardant, par les fenêtres hautes qui reflétaient dehors les grands salons et tenaient emballée la nuit invisible, les tables desservies, les lampes du fond qu'on éteignait déjà. Et sous les ciels lavés que blanchissaient encore des moulures en rosace, elle voyait seulement, dans le faux décor blasonné de la rue déserte, un garçon en livrée passer parfois roulant vers les cuisines un chariot chargé de plats étincelants.

Et lorsque nous arrivions au point où nous devons revenir sur nos pas, elle partait seule en avant, comme si l'obscurité, défrichée à l'aller, lui était à présent familière. Elle marchait plus vite à présent, pressée de retrouver la ville et les boulevards bruyants, où nous allions aussi à sa suite.

Le dernier soir avant qu'il n'arrive. La fenêtre donnant sur la mer était restée ouverte malgré le vent puis la nuit. Les heures étaient tombées l'une après l'autre dans la chambre, durant lesquelles j'avais lu pour elle à voix haute. Et parce que j'avais appris ce soir le jour de son retour, parce que la nuit avait donné déjà ses heures les plus longues, heures où le jour encore ne vient pas menacer ceux qu'il ne faut pas voir, j'avais interrompu mon récit avant que le livre ne soit achevé. Alors, tandis que j'étais encore à ses côtés, mon départ ne m'inquiétait pas ; et je pensais, Je vais retourner à ma vie, ma vie est là qui m'attend au devant de moi, cet article à finir, ces amis à revoir, la ville où je retrouverai le silence de chez moi ; et ce temps-là, clos sur lui-même, ne me poursuivra pas mais deviendra une anecdote insignifiante. J'étais heureux presque de m'en aller, fou de joie, parce qu'encore à ses côtés ; et plongé dans la somnolence parfaite qui possède encore, déjà, la grandeur de la conscience et le réconfort de son absence, mon départ, si prochain pourtant, m'était indifférent car, au fond, impensable.

Elle, que la veillée n'avait pas fatiguée, me regardait en silence par ses paupières penchées, attendant peut-être de moi quelque certitude, ou la fin d'un récit que j'avais replié sans en garder la page. Tu n'as pas voulu dire ces trois mots, qui t'ont fait peur sans doute, tu n'as pas voulu lire encore ces trois cents-là qui auraient prolongé notre rencontre ; écris-en trois cent mille à présent.

L'enveloppe, posée sur la table, attend la levée du matin. De ce côté de la villa, les baies vitrées, hautes de toute la façade, ouvrent la vue sur les montagnes, rondes et enneigées jusqu'aux premiers cols et dégagées plus haut, où des arêtes plus saillantes ne donnent pas de prise. On voit très loin, par ici, on voit jusqu'au fond du large cirque où la villa est bâtie ; en bas, une vallée profonde descend dans la nuit, parmi les premiers sapins qui naissent au pied des vitres. Au delà, les sommets, inaccessibles comme de grands cochets austères, fouettent le paysage immobile. Aller là-haut, ce matin, où le ciel n'est pas encore éclairé, dans la fascination du vent et du froid que j'y devine ; aller là-haut, mais sans aucun effort, sans besoin de cordes ni de piolets pour écouter, m'accompagnant dans ma solitaire progression, le craquement de la roche glacée qui se détache. Il me suffit d'être ici, dans le haut salon vitré, buvant lentement le verre d'eau des nuits d'insomnie, plus vite arrivé par le seul transport du regard.

De l'autre côté, où la villa, partagée en deux étages, abrite les chambres encore endormies à cette heure, la forêt déjà épaisse obscurcit les fenêtres plus étroites. Et la neige, éclairée ici par la vue dégagée des montagnes ouvertes, est là-bas assombrie, grise en plein midi entre les arbres serrés, refermés par l'avancée du toit et la pente du terrain.

Tout à l'heure, quand ceux qui dorment se lèveront, nous parlerons du temps qu'il fera et des sorties de la journée. Puis j'amènerai doucement la conversation sur celle qui est absente parmi nous, mentionnant son nom sans affectation, avec détachement et indifférence feinte ; sans pouvoir évoquer le ressac déjà ancien des rails immobiles ni les tardives saisons balnéaires avec ceux qui n'en savent rien. Mais je prendrai, dans la parole de ces vivants riant, chaussant leurs skis, la certitude de son existence, presque de sa présence ; et ceux-ci que j'aurais détestés peut-être et dont j'aurais maudit les rires chahuteurs et agaçants, seront mes frères par la seule conversation des mots. Que deux ou trois se réunissent en mon nom, et je serai présent au milieu d'eux.

Ce temps, encore, tandis que j'allais, seul sur la promenade désertée, parmi des pins parasols inutilement éclairés, ce temps ressurgissant comme neuf, temps épargné par les années passées contournant son empreinte intacte.

Alors, tandis que je sortais de la zone trop bonne où ma voix porterait et qu'aussitôt ses yeux de chaux vive émergeraient des lassitudes enfouies, je me retournai une dernière fois, avant que la façade de l'hôtel ne disparaisse derrière un rideau d'arbres. De l'autre côté de la baie, devant le port hérissé de petits voiliers abandonnés jusqu'aux prochains beaux jours, un navire à l'ancre n'avait pas bougé depuis la veille.

Et parce que de ce temps où les orages, plus rares et plus beaux en cette saison, avaient transformé les routes en chemins flottants tendus comme des ponts vernis à travers l'insondable campagne, parce que de ce temps nous connaissions la fin depuis toujours, nous avons mis chacun le meilleur de nous-mêmes à la disposition de l'autre, savant dosage afin qu'il ne se soit pas écoulé avant que vienne le jour.

Mais voilà que ce jour est venu ; ma vie, devant moi, m'attend sur le chemin fade dont je n'ai plus envie soudain. J'irai désormais par les chemins ordinaires, où des navires sans âme croiseront sur des mers peu profondes leurs feux étouffés et humides.

Une fois encore, aller jusque-là, puis compter les pas, peu nombreux certainement, séparant l'aller du retour. Revenir au chemin réel, plus court sans doute que celui de la mémoire qui soir après soir a recompté la distance identique cent fois mesurée. Sur ce chemin, rétréci comme le sont les arbres puissants bordant ces allées longues dont nous nous souvenons, et retrouvés plus tard bosquets chétifs lorsque nous repassons, un soir de voyage, par le petit portail laissé ouvert durant la nuit, refaire encore après ce temps le trajet abandonné, et m'étonner alors que ces courtes minutes aient été seulement les plus belles heures de ces quelques jours.

Quoi dire, quoi dire de plus que je n'aie pas encore dit ? Parfois, nous allions, lorsque venait la nuit, marcher le long du chemin de fer ; simple promenade, inutile à raconter, banale, ne valant vraiment pas la peine que se donneraient à me recevoir ces messieurs de la rue Jacob. Pourquoi redire alors ce que j'ai déjà dit ?

Certains soirs, pendant que nous marchions le long du chemin de fer, un train passait ; le bruit de son passage, interrompant la conversation, amenait le silence. Lui partait seul en avant, ne se retournant pas tandis que nous nous arrêtions pour regarder passer le train ; alors, nous aurions voulu que passe sans cesse ce train qui passait sous nos yeux et devant nos mains unies comme des lèvres nues au grillage froid, afin que dure avec lui le bruit des wagons chargés, lourdement passant, sombres sur le ciel plus clair ; nous aurions voulu que le train passe, infini, suspendu, long comme les allées longues de nos enfances ou comme ces années dont alors on ne croyait pas voir jamais le bout ; au lieu que l'impassible feu du dernier wagon ne vienne de son œil unique retourner là-bas son visage éclairé où rien pourtant n'avait encore bougé.

Pourquoi celui-ci plutôt qu'un autre, pourquoi ce bref instant où nous n'étions même pas seuls est-il celui que je choisirais si l'on me donnait d'en revivre un seul ; pourquoi la balade au chemin de fer, alors que nous avons des jours entiers à n'être que nous deux ? Serait-ce que le meilleur de nous-mêmes, écoulé dès la première année, menaçait d'ennui toute intimité ; ou que nous avons besoin qu'il soit près de nous, comme deux enfants couchés dans la chambre au rideau battant le vent d'après-midi, tandis qu'il aurait lu, assis à nos côtés, la fin d'un récit laissé sur une phrase absurde ?

Pourquoi choisir ces soirées condamnées à de brèves étreintes sous haute surveillance ; pourquoi ces soirs, posés là juste avant que le temps et son usure ne viennent usurper l'instant ? Le train passait, et les mots que nous aurions pu dire alors eussent été couverts par le bruit des wagons ; nous nous taisions. Ces mots, dits après, mots trop nombreux et futiles, dits jusqu'à l'écoeurement comme un parfum dont on a trop versé ; ces mots, quant il aurait fallu partir, sur la pointe des pieds, une nuit où j'aurais veillé pour ne pas dormir ; et passant devant leur chambre sans interrompre leur sommeil, j'aurais bu un verre d'eau avant de couper, par le chemin de fer, vers la ville d'en bas ; seul, et je ne voulais l'être que le plus tard possible ; seul, mais pas plus que maintenant, où je regarde l'enveloppe sur la table, attendant de descendre au village pour l'heure de la levée.

A présent que l'année s'achève et que le jour vient clore son gai réveillon à l'heure des pleines lumières d'autrefois, je dois partir toujours plus tôt pour retrouver l'exact crépuscule qui bordait le chemin de fer. Encore, la fraîcheur du soir n'est-elle pas la même que celle de ces nuits où nous allions ; fraîcheur plus tardive alors, et pleine encore des heures vastes que le jour avait chauffées longuement.

Il me semble que l'année s'achève, et la voilà pourtant toujours devant moi, chargée comme une vendange tardive. Combien viendrai-je encore, chaque jour plus tôt, égrener le reste d'année sur les bords du chemin de fer ? Et la fin de l'année, la fin de cette année verra passer peut-être le train, faste, long, des soirs de fête où nous viendrons mêler, dans la montante obscurité des arrière-saisons, le temps de notre rencontre à celui du chemin de fer.

Sur la dernière voie, un convoi de gravier attend, depuis quelques jours à l'arrêt. On répare les rails.

Et je viens chaque soir, sur les bords du chemin de fer, retrouver le train immobile. Parfois, je franchis la clôture et, monté parmi les échelles sur les wagons de pierres, je vois, par ici, la ville d'en haut, les grandes lumières, l'appartement où mes pas me porteraient sans doute si un instant l'année s'achevant s'assoupissait, les paupières détrempées d'obscurité ; la ville d'en bas est là derrière, où je reviens chaque soir à présent, où m'attendent, sans y être pourtant, ces lieux où je ne suis plus retourné, où j'habite à présent de les avoir quittés, la porte close d'une chambre, où résonnent ces voix que je n'entends plus et s'illuminent les visages inchangés de mon souvenir, flottant entre les allées bordées d'arbres puissants.

Et je voudrais rester ici, toute la nuit rester au chemin de fer ; et marchant parmi les graviers des wagons de fer, je verrais, qui viendraient au loin, ceux que j'attends, qui se rapprocheraient, allant d'un pas régulier ; je verrais, qui marcheront dans la fraîcheur du soir, parlant calmement, riant parfois ou se taisant, allant tous les trois ou séparés lorsque l'un d'eux s'en ira seul un moment, je verrai ceux-là qui me ramèneront, moi parmi eux, conversant distraitemment à ses côtés, tandis que je regarderai aller sur les trottoirs mouillés celle qui nous précèdera.



Danut Zbarcea